

# LE MYSTÈRE DE LA CHAMBRE JAUNE

GASTON LEROUX

# LE MYSTÈRE DE LA CHAMBRE JAUNE



**VOIR DE PRÈS**

*Ce livre est composé avec le caractère typographique Luciole conçu spécifiquement pour les personnes malvoyantes par le Centre Technique Régional pour la Déficience visuelle et le studio typographies.fr.*

© 2021, Voir de Près pour la présente édition

ISBN 978-2-37828-308-7

**VOIR DE PRÈS**  
[www.voir-de-pres.fr](http://www.voir-de-pres.fr)

## PRÉFACE

*Le Mystère de la chambre jaune* fleurit à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle et le début du XX<sup>e</sup>. Le roman policier a fait ses armes et ses codes sont installés, Leroux les suit à la lettre. Poe et Conan Doyle apparaissent comme les prédécesseurs évidents, des figures paternelles qu'il ne s'agit pas seulement d'imiter mais de dépasser puisque l'auteur des aventures de Rouletabille se fixe pour objectif, dès la première d'entre elles, de faire mieux en imaginant une chambre parfaitement hermétique cette fois, qui ne laisserait passer ni homme ni animal. Le style, lui aussi, classique mais ciselé, trahit la plume déjà très exercée du journaliste habitué à rapporter des faits avec esprit. La mise au premier plan d'un jeune journaliste qui partage de nombreux traits avec Leroux, le personnage du rédacteur

en chef de *L'Époque* – anecdotique mais savoureux – nous rappelle que la presse a pris, au siècle précédent, une importance considérable. *Bel-Ami* a été publié en 1885. La science, enfin, innerve tout le roman et la place qui lui est accordée nous rappelle que l'on sort d'une époque profondément positiviste. M. Stangerson et sa fille sont de brillants physiciens et l'auteur se plaît à rappeler régulièrement qu'ils travaillent sur « la dissociation de la matière par les actions électriques » dans un souci de réalisme exacerbé ; Rouletabille et Larsan ne cessent d'exercer leur sens aigu de l'observation et les nombreuses références aux bosses des crânes des uns et des autres convoquent le souvenir de la phrénologie, pourtant déjà passée de mode dans le roman. À première vue, *Le Mystère de la chambre jaune* pourrait sembler trop froidement méthodique dans sa narration, mais il n'en est rien. Si le roman se présente comme le long déroulé des observations, hypothèses et découvertes du brillant Rouletabille, le lecteur est

libre de suivre un à un ses progrès ou bien de caboter de grandes étapes en grandes étapes. Car le sel de ce roman policier est moins dans son mystère, pourtant salué par Agatha Christie pour sa merveilleuse élaboration, que dans son humour sous-jacent et dans les replis insoupçonnés de son personnage principal.

Rouletabille raisonne sans relâche. Tout son corps trahit son goût pour la spéculation. Il joue d'ailleurs le double rôle de journaliste et d'enquêteur. À première vue, on pourrait même dire que le roman dont il est le héros est une ode à la raison. Comme tout roman policier, *Le Mystère de la chambre jaune* ne raconte pas la tentative d'assassinat de Mlle Stangerson, mais son élucidation. Or, plus que jamais, le génie de l'enquêteur est mis en avant et le spectacle de son esprit au travail prend toute la place. On raisonne, mais l'on dit qu'on raisonne et on raisonne sur son propre esprit et sur celui des autres. Il y a d'ailleurs non pas un, mais deux enquêteurs de génie qui s'entraident et s'affrontent

dans une féconde émulation. « IL S'AGIT DE PRENDRE LA RAISON PAR LE BON BOUT ! » s'exclame Rouletabille alors que l'enquête commence à prendre forme. Le Chef de la Sûreté le raille alors, lui rétorque qu'il est *trop directement logique* et lui parle de la raison comme d'une femme qu'il faut *traiter en douceur* et dont *il faut prendre soin*. À cela, il faut ajouter un narrateur-témoin, Sainclair, qui ne cesse de dire son admiration pour la sagacité du jeune journaliste, à la manière de Watson qui suivait les enquêtes mais observait aussi Sherlock. Souvent, la raison est mise à l'épreuve de la superstition, comme dans la scène de « la galerie inexplicable ». Comment expliquer que l'assaillant que l'on a vu, senti, touché, se soit évaporé ? Cette énigme torture Rouletabille qui désespère, souffre : « Il y a des moments où l'on sent sa cervelle fuir de toutes parts. Une balle dans la tête, un crâne qui éclate, le siège de la logique assassiné, la raison en morceaux... tout cela était sans doute comparable à la sensation, qui m'épuisait,

“qui me vidait”, du déséquilibre de tout, de la fin de mon moi pensant, pensant avec ma pensée d’homme ! » Et pourtant, si la raison règne, elle ne triomphe pas pour autant.

Certes, le génie de Rouletabille vient à bout du mystère de la chambre jaune et vainc toutes les croyances. Pour autant, Gaston Leroux ne signe pas un roman sclérosé et dépassé par son admiration pour une raison déjà bien ébranlée au début du xx<sup>e</sup> siècle. Rouletabille a l’esprit vif, mais ce qui transparaît tout au long de l’enquête, c’est surtout la jouissance toute physique qu’il éprouve en le mettant en branle. Et s’il y a bien deux brillants enquêteurs, Larsan est présenté comme le tenant d’une raison froide, tandis que le jeune journaliste écoute son instinct et se laisse parfois guider par ses intuitions presque prémonitoires. Loin d’être dépassé, Leroux ancre au contraire son roman dans le siècle naissant de Freud et bientôt des Surréalistes, et l’on comprend pourquoi Cocteau signera une préface dithyrambique au *Mystère de la chambre*



*jaune*. Rouletabille est brillant, mais son génie n'a rien de désincarné. On en veut pour preuve les épisodes troublants où son esprit est balayé par *Le Parfum de la dame en noir*, dans un moment proustien – la rédaction de *La Recherche* commence en 1906 – dont la profonde charge émotionnelle finit de montrer que l'inconscient volatilise la raison. Aussi *Le Mystère de la chambre jaune* et sa suite *Le Parfum de la dame en noir* continuent-ils d'exercer l'intelligence des plus et moins jeunes, autant que de les passionner.

# 1

## Où l'on commence à ne pas comprendre

Ce n'est pas sans une certaine émotion que je commence à raconter ici les aventures extraordinaires de Joseph Rouletabille. Celui-ci, jusqu'à ce jour, s'y était si formellement opposé que j'avais fini par désespérer de publier jamais l'histoire policière la plus curieuse de ces quinze dernières années. J'imagine même que le public n'aurait jamais connu « toute la vérité » sur la prodigieuse affaire dite de la « Chambre Jaune », génératrice de tant de mystérieux et cruels et sensationnels drames, et à laquelle mon ami fut si intimement mêlé, si, à propos de la nomination récente de l'illustre Stangerson au grade de grand-croix de la Légion d'honneur, un journal du soir, dans un article misérable d'ignorance ou d'audacieuse perfidie, n'avait ressuscité une

terrible aventure que Joseph Rouletabille eût voulu savoir, me disait-il, oubliée pour toujours.

La « Chambre Jaune » ! Qui donc se souvenait de cette affaire qui fit couler tant d'encre, il y a une quinzaine d'années ? On oublie si vite à Paris. N'a-t-on pas oublié le nom même du procès de Nayves et la tragique histoire de la mort du petit Menaldo ? Et cependant l'attention publique était à cette époque si tendue vers les débats, qu'une crise ministérielle, qui éclata sur ces entre-faites, passa complètement inaperçue. Or, le procès de la « Chambre Jaune », qui précéda l'affaire de Nayves de quelques années, eut plus de retentissement encore. Le monde entier fut penché pendant des mois sur ce problème obscur – le plus obscur à ma connaissance qui ait jamais été proposé à la perspicacité de notre police, qui ait jamais été posé à la conscience de nos juges. La solution de ce problème affolant, chacun la chercha. Ce fut comme un dramatique rébus sur lequel s'acharnèrent la vieille Europe

et la jeune Amérique. C'est qu'en vérité – il m'est permis de le dire « puisqu'il ne saurait y avoir en tout ceci aucun amour-propre d'auteur » et que je ne fais que transcrire des faits sur lesquels une documentation exceptionnelle me permet d'apporter une lumière nouvelle – c'est qu'en vérité, je ne sache pas que, dans le domaine de la réalité ou de l'imagination, même chez l'auteur du *Double Assassinat, rue Morgue*, même dans les inventions des sous-Edgar Poe et des truculents Conan Doyle, on puisse retenir quelque chose de comparable, QUANT AU MYSTÈRE, « au naturel mystère de la Chambre Jaune ».

Ce que personne ne put découvrir, le jeune Joseph Rouletabille, âgé de dix-huit ans, alors petit reporter dans un grand journal, le trouva ! Mais, lorsqu'en cour d'assises il apporta la clef de toute l'affaire, il ne dit pas toute la vérité. Il n'en laissa apparaître que ce qu'il fallait « pour expliquer l'inexplicable » et pour faire acquitter un innocent. Les raisons qu'il avait de se taire

ont disparu aujourd'hui. Bien mieux, mon ami « doit » parler. Vous allez donc tout savoir ; et, sans plus ample préambule, je vais poser devant vos yeux le problème de la « Chambre Jaune », tel qu'il le fut aux yeux du monde entier au lendemain du drame du château du Glandier.

Le 25 octobre 1892, la note suivante paraissait en dernière heure du *Temps* :

« Un crime affreux vient d'être commis au Glandier, sur la lisière de la forêt de Sainte-Geneviève, au-dessus d'Épinay-sur-Orge, chez le professeur Stangerson. Cette nuit, pendant que le maître travaillait dans son laboratoire, on a tenté d'assassiner Mlle Stangerson, qui reposait dans une chambre attenante à ce laboratoire. Les médecins ne répondent pas de la vie de Mlle Stangerson. »

Vous imaginez l'émotion qui s'empara de Paris. Déjà, à cette époque, le monde savant était extrêmement intéressé par les travaux du professeur Stangerson et de sa fille. Ces travaux, les premiers qui furent tentés sur